

tente de mener ainsi tout le monde par le bout du nez. En effet, si on oblige les agriculteurs à vendre leur blé à la coopérative, on devra aussi obliger les agriculteurs de l'Est à vendre leur bois à une coopérative qu'il faudra créer, car il y a crise aussi dans ce domaine.

Ce serait le régime des coopératives forcées. On peut s'en passer encore quelques années, croyons-nous.

3° La nationalisation du crédit et des ressources naturelles. Ces gens ont assurément l'air de croire qu'ils sont seuls sur la terre et, surtout, au Canada. Nous n'avons pas d'explications exactes de cette demande, mais elle ressemble au socialisme anglais, peut-être plus même.

4° L'assurance nationale de la récolte.

Et c'est cela. Une fois que l'on aura obtenu cela, on demandera au Gouvernement d'exiger de la terre qu'elle pousse également tous les ans; aux pêcheries qu'elles rendent toujours d'aussi bonnes pêches. Le Gouvernement commandera au soleil, à la sécheresse et aux pluies. Il y aura de la neige à date fixe et personne n'embourbera plus dans les chemins.

Nous ne sommes pas contre une assurance en ce sens; mais à condition que les producteurs en fassent les frais, comme nous faisons tous les frais de notre assurance-feu.

5° L'établissement d'une commission chargée de déterminer les relations qui doivent exister entre les prix des produits de la ferme et ceux des commodités achetées par les fermiers.

Nous avouons ici que nous ne voyons pas d'objection à ce bureau de statistiques, si on ne va pas plus loin. Si on va plus loin, d'autres catégories n'ont-ils pas le droit de demander la même chose? En tout cas, cette demande ne nous inquiète pas et qu'on y réponde d'une façon ou de l'autre, il y aura quelque chose de fait pour mettre plus d'ordre dans notre organisation économique.

*

* *

Les Canadiens français habitant l'Ouest ne sont pas du mouvement. Ils viennent de le dire à leur réunion d'Alberta.

D'ailleurs, que gagneraient ces gens à continuer leur mouvement de sécession? Des embarras, et c'est tout. Si on les laissait partir comme cela avec un morceau de notre pays, où iraient-ils? Aux

Etats-Unis? La crise est plus forte que chez nous. Ils resteraient seuls? Mais ils ont besoin d'aide.

Ce sont des mots en l'air venant de gens ne connaissant pas l'histoire du Canada et n'étant pas pénétré de l'esprit canadien.

Le Canadien, comme on l'a dit en Alberta, il y a quelque temps, sait profiter des beaux jours; mais sait aussi endurer l'orage.

Thomas POULIN.

Fanatisme et dévouement

QN dit généralement qu'un homme est fanatique quand il outre un sentiment et se laisse entraîner par une passion au delà des limites que lui posent la raison humaine et la morale divine. Cependant, et quoi qu'il faille toujours prendre cette épithète en mauvaise part, il y a une distinction à faire; car, de même qu'il y a fagots et fagots, il y a fanatisme et fanatisme; car, l'un qui consiste à pousser à ses dernières conséquences une idée ou une affection, bonnes en elles-mêmes, l'autre qui n'est que l'opiniâtreté mise au service de l'erreur. Ce dernier, je n'ai pas besoin de le prouver, est doublement condamnable. Le premier, auquel s'abandonnent seules les âmes droites, mais trop vivement impressionnées, doit être blâmé aussi, bien que l'excellence des intentions paraisse quelquefois le justifier. Alors même qu'il n'est, pour ainsi dire, qu'une sublime exagération du bien, il n'en est pas moins un manque de sagesse, car en toutes choses il convient d'agir avec mesure. Une qualité qui passe certaines bornes peut devenir un défaut; une vertu mal réglée peut conduire même au crime. On en a vu des exemples, et je veux en rapporter un qui a pour lui l'autorité de l'histoire.

A l'époque où se passe notre drame, au XIV^e siècle, il y avait, près de la montagne Sainte-Geneviève, dans la rue de la Fontaine-Brunehaut, une fort misérable boutique, où un homme âgé, nommé Joulu, exerçait la profession de parcheminier. Or, un soir de l'année 1364, qui fut, comme on le sait, la première du règne de Charles V, un garçon de quatorze ans à quinze ans, dont la mine éveillée et la physionomie intelligente contrastaient avec son teint hâve et déjà flétri, se tenait debout sur le seuil de cette boutique et dirigeait vers l'extrémité de la rue des regards qui trahissaient, par leur vivacité et leur obstination, l'impatience de l'attente. Cet enfant, c'était Saturnin, l'unique apprenti de maître Joulu.

Le patron que de trop fréquents chômages avaient réduit à un état voisin de l'indigence, était